

Quatre poétesses majeures
du monde arabe



N° 63

AVR 2023

2 FRANCS

PÉRIODIQUE ÉDITÉ
PAR L'ASSOCIATION
DES AMIS DU TPR –
CENTRE NEUCHÂTELOIS
DES ARTS VIVANTS
LA CHAUX-DE-FONDS
WWW.TPR.CH/AMIS

Le Comité

Gisèle Ory, présidente
Francis Bärtschi
Pierre Bauer
Alain Boder
Celia Clerc
Monique Frésard
Josiane Greub
Jimmy Hauser
Isabelle Kernén
Sophie Laissue
Caroline Neeser

« Les mots suscitent la passion et apaisent les cœurs » Virgile

Chères Amies, chers Amis du TPR,

Inscrite sous le symbole du rameau d'olivier, invitation à une prise de distance avec nous-mêmes pour mieux nous comprendre, cette saison théâtrale 2022-2023 se termine bientôt avec le projet Shaeirat, porté et initié par Henri Jules Julien, passeur infatigable et passionné du vers arabe féminin contemporain. À l'affiche, quatre poétesses, Lulu Rafat (*Mishwâr*), Carol Sansour (*À la saison des abricots*), Rasha Omran (*Celle qui habitait la maison avant moi*) et Soukaina Habiballah (*Dodo ya Momo do*) qui mettent en scène leurs textes poétiques avec émotion et sincérité. Elles nous invitent à découvrir « Un vaste intime », un lieu où la fragilité de leurs représentations du monde et de la vie se nourrit à fleur de quotidien du désir inaltérable et malmené, entre passé colonial et conflits sans fin, du vivre ensemble, de la volonté d'apaiser l'opacité souvent blessante et inquiétante du besoin de sens, et de leur partage.

Au fil des pages de ce numéro, nous souhaitons vous offrir un avant-goût des créations de chacune de ces poétesses qui métamorphosent les blessures familiales, politiques et sociales en possibles rencontres, en communautés à venir. Elles nous invitent par leur langue, ses déclinaisons et ses musiques, le temps d'une performance, à considérer les nuances du réel comme une source inépuisable d'humanité, de mise en commun généreuse du monde en quelque sorte.

Nous remercions Wissam Arbache, acteur, traducteur et metteur en scène, pour son article *Un Vaste intime*. Il nous rappelle entre autres la proximité de tout temps du monde arabe avec la poésie : « On est frappé, dit-il, de constater, à quel point ce qui semble un trésor réservé à quelques privilégiés est en fait un bien commun. [...] »

Nous remercions également Yvan Cuhe (ABC), Marie Gaitzsch (Musée des beaux-arts) et Marie-Léa Zwahlen (Club 44) d'avoir partagé avec nous leur intérêt engagé pour ce projet. |



© wikimedia.org

© rtn.ch



MISHWÂR
12-17



À LA SAISON
DES ABRICOTS
18-21



CELLE QUI HABITAIT
LA MAISON AVANT MOI
22-25



DODO YA MOMO DO
26-29

BILLET
2 Les mots suscitent la passion et apaisent les cœurs

SHAEIRAT
4 Collaborer c'est multiplier expériences et regards

POÉSIE ARABE
5 Un Vaste intime par Wissam Arbache

ENTRETIEN
10 Henri Jules Julien concepteur du projet *Shaeirat* (poétesses)

ARGUMENT
12 *Mishwâr*

BIOGRAPHIE
13 Lulu Rafat

ENTRETIEN
25 Lulu Rafat *Mishwâr*

ARGUMENT
18 *À la saison des abricots*

BIOGRAPHIE
19 Carol Sansour

ENTRETIEN
20 Carol Sansour *À la saison des abricots*

ARGUMENT
22 *Celle qui habitait la maison avant moi*

BIOGRAPHIE
23 Rasha Omran

ENTRETIEN
24 Rasha Omran *Celle qui habitait la maison avant moi*

ARGUMENT
26 *Dodo ya Momo do*

BIOGRAPHIE
27 Soukaina Habiballah

ENTRETIEN
28 Soukaina Habiballah *Dodo ya Momo do*

HUMEUR
30 Pas de quête du Graal pour les élèves du CPNE

TPR
31 Manifestations à venir

Collaborer c'est multiplier expériences et regards

Le TPR est un théâtre ouvert, curieux, créateur de liens. Il nous le montre encore dans ce projet et cela nous réjouit tout particulièrement !

Quatre poétesses, quatre lieux, le mini-festival Shaeirat se déroulera également au Centre culturel ABC, au Club 44 et au MBA. Nous sommes allés à la rencontre d'Yvan Cuche, directeur artistique de l'ABC, de Marie Gaitzsch, conservatrice adjointe du Musée des beaux-arts et de Marie-Léa Zwahlen, déléguée culturelle du Club 44 pour évoquer avec eux cette collaboration.

L'idée germe à l'ABC : c'est une rencontre sur un parking entre Yvan Cuche et Henri Jules Julien qui fait naître une complicité au long cours amicale et artistique, féconde et stimulante.

Elle grandit avec le TPR, enthousiasmé, qui propose d'ouvrir l'expérience à divers autres lieux culturels de la Ville.

Elle fleurit dans une aventure qui met en évidence les valeurs communes : dire le monde dans sa complexité et son opacité, faire bouger les représentations, développer la capacité de se mettre à la place de quelqu'un qui vit une autre expérience pour mieux le comprendre, explorer, chacun en fonction de ses particularités, proposer différentes manières d'aborder le sujet pour être au plus près de son présent et de s'y mouvoir.

Autrement dit, on ne peut appréhender le monde sans en varier les approches. D'où l'importance des collaborations. C'est bien la volonté et la perspective de tous les partenaires.

Au Musée des beaux-arts, la performance de Carol Sansour (*La saison des abricots*) coïncide avec le vernissage de l'exposition consacrée à Léopold et Aurèle Robert *Ô saison* (en référence au premier vers du fameux poème d'Arthur Rimbaud *ô saisons, ô châteaux...*) et s'inscrit dans la volonté de faire entendre des voix féminines. À des décennies d'intervalle, Carole Sansour, Léopold et Aurèle Robert ont en commun l'intérêt du quotidien et sa narration, poétique pour l'une, picturale pour les autres. Leur cohabitation, le temps d'une soirée, permettra, en ce lieu où le regard prévaut, de tisser et renforcer les liens entre peinture et poésie notamment. En toute discrétion, cette dernière est pourtant bien présente, puisqu'une partie de la librairie du Musée a pour dénomination *Ut pictura poesis* et le titre de la salle de collections qui aborde la Shoah est *Deux bouchées de silence* (dernière strophe du recueil de poème *Grille de parole, 1959*, de Paul Celan).

Au Club 44, dans l'esprit qui est le sien depuis sa création, le monde s'aborde par toutes formes de discours, philosophiques, scientifiques, littéraires, etc., pour favoriser la prise de conscience de son impossible saisie dans sa totalité notamment. Soukaina Habiballah (*Dodo ya Momo Do*) y donnera la dernière représentation du mini-festival. Celle-ci sera suivie d'une discussion sur la poésie arabe contemporaine pour mieux en comprendre les enjeux et les spécificités. |

Un Vaste intime

Une journée sous le soleil arabe. Une vieille ville millénaire entourée d'un chaos architectural et humain hérité de la modernité et de ses incantations. Bruits de klaxon et de circulation, odeurs de café, d'épices et de grillades alléchantes qui se mêlent à celles moins agréables d'un chaos régénéré par les dernières décennies. Images d'Épinal qui sautent aux yeux comme autant d'instant fugaces volés dans une réalité qui n'a de folklorique que le regard qu'y porte l'observateur lointain. Pourtant, à l'intérieur de l'image, la réalité. Des destins multiples, de la fatalité, de l'espérance, des ambitions, du travail, du quotidien, des habitudes, de la routine.

Des enfants qui jouent au ballon contre le mur de la mosquée des Omeyyades, qui abriterait encore une relique de Saint-Jean-Baptiste, des touristes qui arpentent les allées de Khan al Kalili, des pêcheurs qui s'ennuient au soleil au bord de la corniche en attendant le soir, des pas pressés entre les échoppes pour faire les commissions avant la sortie de l'école, un couple qui se dispute de manière contenue, par pudeur, les rires d'amis qui se retrouvent avant d'aller au restaurant, les cris d'une vieille qui appelle son voisin parce que quelqu'un le cherche. Une réalité brute, simple, qui n'aperçoit qu'avec amusement l'œil au bord du tableau, trop occupée qu'elle est par la vie même.

Et quand on pénètre à l'intérieur de l'image qui souvent s'habille du voile de la métaphore, quand on arpente ces rues si diverses, qu'on saisit ces instants fugaces qui nous ramènent à notre humanité et non à leur exotisme ou à leur charme, quand on entame un dialogue avec l'un ou l'autre de ceux qui étaient des personnages et qui sont subitement devenus nos frères humains, qu'on se hasarde, après quelques préambules, à prononcer le mot poésie, on est surpris de voir les yeux s'illuminer (alors qu'on pensait prononcer un gros mot), comme si l'on avait utilisé un sésame dont nous ignorions le secret, mais qui ouvre sur un monde familier. On est alors frappé de constater à quel point ce qui semble un trésor réservé à quelques privilégiés est en fait un bien commun, connu de tous, accessible à chacun et partagé avec une fière délectation. Comme si en prononçant le mot Poésie, on avait ouvert une porte sur les coulisses de la langue.

**COMME SI EN
PRONONÇANT
LE MOT POÉSIE,
ON AVAIT OUVERT
UNE PORTE SUR
LES COULISSES DE
LA LANGUE.**

par
Wissam Arbache

par
Wissam Arbache

C'est peut-être aussi simple que cela, malgré la complexité des courants poétiques, de leur inventivité, de leur chronologie. Une porte dérobée qui ouvre sur une vaste étendue, dont la colonne vertébrale demeure une langue à la fois puissante, rigoureuse, parfois rugueuse, mais qui en vérité est d'une souplesse infinie, donc propice au poème, il faudrait dire aux poèmes. Le poème est par ailleurs un des fondements de la langue arabe, puisque, déjà avant l'Islam, étaient accrochés au mur de la Kaaba¹ les poèmes pré-islamiques, et que le Coran, le livre sacré qui fonde la langue arabe, s'appuie sur cette langue poétique qui peut sembler de haut vol.

C'est pourtant cette même langue qu'apprennent les enfants à l'école pour l'écriture alors que dans la cour de récréation ils reviennent à leur dialecte. Et c'est encore cette langue que le prier utilise pour s'adresser à Dieu, car la Révélation lui a été faite dans cette même langue : « L'arabe littéraire », qui sert à l'écrit, quand « l'arabe dialectal » sert à l'oral et est aussi varié que les régions qui constituent cette partie du globe. Si aujourd'hui, la « poésie arabe contemporaine » possède une telle vitalité, elle le doit certainement à cette proximité ancestrale avec sa langue.

Elle le doit aussi à une tradition poétique qui a toujours été proche de ses peuples. Si les pré-islamiques développaient une poésie pastorale, elle est une mine d'informations sur la vie des campements nomades, leurs coutumes, leur rapport au monde. Si par la suite, les poètes étaient reçus comme des princes par les sultans, ce n'est pas seulement parce qu'ils dressaient des éloges à leur gloire, mais parce que les formes subtiles mêlaient érotisme, épopées romanesques, humour, énigmes morales, dans un monde dépourvu de représentation picturale, d'images, de tableaux à l'inverse de l'Europe de la Renaissance. Ainsi le poème, la métaphore, les jeux de langue décrivaient ici ce que les images dessinaient là-bas. Peu de sujets échappaient alors aux poètes qui étaient considérés comme le sel de la vie. La poésie savante s'est imposée à la cour du sultan tandis que chez le peuple elle devenait un ascenseur social. Ne raconte-t-on pas l'histoire de ce cordonnier qui reprochait à son fils de dépenser trop d'huile pour sa lampe afin d'écrire des poèmes, ce à quoi le fils répondit que quand il aura fini, il gagnera de quoi éclairer toutes les lampes de la maison jour et nuit.

¹ Kaaba : « Cube » est le cube noir auprès duquel les pèlerins musulmans se recueillent à La Mecque.

² Omeyyades : Première dynastie de l'Islam (661-750), installée à Damas, qui étend le Premier Empire musulman dont le nom vient du grand-oncle du prophète. Chassés par les Abbassides, ils se réfugient en Andalousie où ils créent un empire Al-Andalous (756-1031). Ce sont eux qui seraient montés jusqu'à Poitiers.

³ Abbassides : Deuxième grande dynastie installée, elle, à Bagdad (750-1260).

Savoir manier la langue élevait dans les sphères spirituelles où elle s'était fondée, mais ces sphères décrivaient le quotidien, la vie, l'intime, elles peignaient la vie comme Vermeer l'astronome, la liseuse à la fenêtre ou la laitière.

Et c'est ainsi que les poètes ont pu répondre de manière si éloquente et naturelle aux changements du monde, parce qu'ils en étaient le bruit sourd bien plus que les commentateurs.

Ainsi au milieu du VIII^e siècle, les Omeyyades² réfugiés à Cordoue inventent des formes poétiques populaires, presque musicales pour braver les Abbassides³ de Bagdad qui les ont chassés de Damas et qui, d'une certaine manière ont confisqué la poésie, allant même à la recherche d'une quintessence parfois puritaine.

Ainsi aux abords du XX^e siècle, les poètes ont été les premiers à sentir le bouleversement qui s'annonçait dans le monde et dans les mouvements littéraires partout. Ils ont su s'y confronter en émigrant parfois, ils ont su s'y adapter et se réinventer. D'ailleurs Khalil Gibran qui est très connu en Occident est né de ce mouvement poétique.

Ainsi, au milieu du XX^e siècle, assumant l'héritage des Andalous de Cordoue, les poètes inventent une « tierce » langue, subtil jeu entre l'arabe littéraire de l'écrit et l'arabe dialectal de l'oral, car ils sentent que l'écart entre ces deux pôles peut non seulement brutaliser la langue, mais la société. Ils s'adaptent à l'arrivée du téléviseur et de ses informations qui doivent être dites en arabe littéraire parce qu'écrites, mais qui sont parlées, donc oralisées. Ce sont eux qui fondent cette tierce langue, car ce sont eux les vigies de leur monde. « *J'ai simplement persuadé la poésie d'abandonner ses airs supérieurs et d'enfiler une chemise d'été fleurie, de descendre dans la rue pour jouer avec les enfants du quartier, rire avec eux, pleurer avec eux...* » résume Nizar Qabbani.

Ainsi au début du XXI^e siècle, avec l'arrivée des printemps arabes, ce sont les poètes qui disent le bruit sourd du bouleversement. Combien de jeunes poètes sont nés dans ces temps troubles.

Car les poètes sont au cœur de la vie, dans les rues, dans les cafés, derrière les fenêtres où ils nous regardent arpenter ces villes qui leur sont si chères, ils sont au cœur des préoccupations du quotidien.



Cour de la Grande Mosquée des Omeyyades, Damas

Cette position et cette longue tradition ont aiguisé au fil des siècles un sens particulier qui n'a d'équivalent nulle part ailleurs. Un sens de l'intime.

Ce n'est pas de l'observation et sans doute jamais du commentaire, mais comme un sixième sens capable d'entendre l'intime comme le stéthoscope le pouls. Comme un regard qui pourrait traverser les peaux et les murs et y lire, y sentir, y goûter cette notion si indescriptible qu'on appelle l'intime. Comme la découverte d'un continent qui, contrairement à ce que l'on imagine, n'est pas une idée, mais bien une réalité, avec ses paysages, ses climats, ses habitants, ses havres de paix et ses guerres.

Alors depuis cette géographie, ce qui résonne en nous semble plus profond, plus reculé que les mots posés les uns à côté des autres sur le papier, c'est un vent dont nous ne savons pas s'il souffle depuis le fin fond de la tradition ou s'il est né dans une vallée au milieu des montagnes de ce continent. Et les mots, leur assemblage, provoquent des sens renouvelés, des réactions chimiques aux résultats stupéfiants, inconnus, mais si savoureux. Il n'est alors plus nécessaire de se gargariser de grandes idées sur la vie et le monde, mais à partir de petits riens, de petites touches, de petites émotions, aussi petites et fragiles que l'est notre humanité, d'ouvrir une porte dérobée et magique sur une plage de ce continent, sur une de ses villes, ou au cœur d'une de ses batailles.

CAR LES POÈTES SONT AU CŒUR DE LA VIE, DANS LES RUES, DANS LES CAFÉS, DERRIÈRE LES FENÊTRES OÙ ILS NOUS REGARDENT ARPENTER CES VILLES QUI LEUR SONT SI CHÈRES, ILS SONT AU CŒUR DES PRÉOCCUPATIONS DU QUOTIDIEN.

C'est sans doute par ces portes dérobées que les poésies arabes contemporaines, il faut arrêter de dire « la », sont si sensibles et qu'elles peuvent atteindre au politique, au social d'une manière aussi puissante qu'évidente, contrairement à d'autres traditions plus cérébrales ou exégétiques. Car elles ne servent aucune idéologie puisque l'intime n'en contient pas par essence. C'est sans doute aussi par l'étendue de ces paysages qu'elles dressent des tableaux à la perspective parfois si vertigineuse.

Les jeunes, et moins jeunes poètes et poétesses contemporain·e·s disséminé·e·s dans le monde arabe ont certainement hérité de ce sens, ont été bercé·e·s de cette géographie, et sont probablement accompagné·e·s par ce vent quand ils et elles écrivent, comme s'ils et elles n'étaient pas seul·e·s, comme s'ils et elles ne venaient pas de naître.

Le changement d'orthographe ici est moins dû à la volonté de rétablir une équité indispensable qu'à une réalité concrète. Car la poésie arabe est moins une question de genre que « d'aptitude » à la poésie et l'histoire montre le naturel avec lequel les poétesses ont pu prendre part à ce qui est un bien commun, car c'est un bien commun. Même si les sociétés patriarcales ont accompli leur œuvre comme partout, on retrouve très tôt des poétesses qui rivalisaient avec les plus grands poètes.

Une anecdote andalouse est assez parlante à ce sujet : un prince féru de poésie passait son temps à jouer avec son meilleur ami à la forme poétique la plus subtile d'alors qui consistait à faire rimer un hémistiche proposé. Le prince trouve un hémistiche insoluble et son ami n'arrive pas à trouver le second qui doit rimer quand une lingère, derrière ses draps, ayant entendu la conversation, propose une délicieuse suite. La légende veut que le prince l'épousât, non pour le genre, mais pour l'esprit poétique.

Aujourd'hui le nombre exceptionnel de poétesses dans le monde arabe est moins dû à une volonté d'émancipation qu'à un désir de dire, d'utiliser cette géographie de l'intime qui appartient à toutes et à tous.

On peut d'ailleurs, sans froisser trop de sensibilités, dire que c'est une poétesse, Rasha Omran, qui actuellement tient le flambeau de la tradition poétique arabe et en est devenue une référence. Héritière de cette géographie de l'intime comme ses pairs, elle travaille au niveau de la mécanique d'une langue qu'elle réinvente, ramenant avec splendeur les échos de la poésie la plus savante, des formes les plus complexes dans une langue d'une sobriété et d'une efficacité redoutables, si simplement accessibles. On pourrait citer Hala Mohammad, qui continue à arpenter le continent à la recherche de paysages encore vierges. Ou encore Ghada Khalifa qui s'essaie à une modernité quasi cinématographique... tant de poétesses qui sont peu accessibles, car peu traduites en français.

par
Wissam Arbache

Wissam Arbache est un acteur, traducteur et metteur en scène amoureux de la langue et du poème, aux multiples vies. Metteur en scène, il monte, entre autres, *Le Château de Cène* de Bernard Noël au Théâtre du Rond-Point, ainsi que *Rituel pour une métamorphose* de Saadallah Wannous, dit le Shakespeare syrien, première mise en scène de ce texte en arabe à Damas.

Amoureux de la poésie et notamment de la poésie arabe, il conçoit et anime des formes spectaculaires autour de ce genre notamment à l'Odéon-Théâtre de l'Europe ainsi qu'à l'Institut du Monde arabe. Il traduit des poètes et poétesses pour l'occasion ainsi que du théâtre, dont plusieurs textes de l'auteur syrien Wael Kaddour. Acteur, après avoir joué, entre autres, pour Olivier Py ou Denis Guénoun, il est installé en Suisse depuis une dizaine d'années et travaille avec des metteurs en scène comme Fabrice Melquiot, Sandra Amodio, Yvan Rihs ou encore Valentine Sergo.

Et peut-être est-ce là un sujet sensible, car si la poésie arabe est connue par ses grands auteurs, têtes de gondoles choisies par des lignes éditoriales parfois discutables, l'accès à sa diversité, à sa variété, à sa richesse est très restreint, du moins en francophonie. On trouve beaucoup plus de traductions dans les pays anglo-saxons, notamment l'Angleterre. Cela est vraisemblablement dû au rapport des langues avec leurs zones d'influence, les Français ayant tenté d'imposer l'universalisme de leur pensée par la langue, quand les Anglais en déployaient une, pratique, dans une idée commerciale.

Mais heureusement, de plus en plus d'initiatives, souvent postérieures aux « printemps arabes », tentent de rétablir, avec une certaine difficulté, le déséquilibre, puisqu'avec l'exil de nombreux-ses poètes et poétesses, la rencontre a été possible et le dialogue ouvert.

Il est difficile de conclure ici sans aborder un pan essentiel de ce trop vaste sujet. L'humour. Indissociable de la pensée arabe, il fait partie intégrante de la vie, de la société, du regard sur le monde. Et il est naturellement à sa place dans le bien commun qu'est le poème, même dans ses accents les plus tragiques. Sans doute y a-t-il une compréhension aiguë du tragique qui veut que l'on pleure et que l'on rie dans l'exact même temps, et on trouve, en poésie arabe, une délectation particulière à se jouer de tout avec humour, comme on joue avec une langue à laquelle on peut tout faire dire.

Cette richesse poétique qui traverse les temps et se renouvelle sans cesse n'a besoin que d'un poète ou d'une poétesse pour perdurer, car, comme l'écrit Faraj Birkadar :

**« Un seul oiseau suffit
Pour que
Ne tombe pas le ciel » |**

JE POURRAIS MORDRE LE SOLEIL
POUR EMPÊCHER LE FEU DE MOURIR EN MOI
JE POURRAIS AVALER LA MER ORAGEUSE
POUR QUE MA COLÈRE NE REFLUE PAS
JE SAISIRAIS TOUS LES MOYENS
DE TE VOIR SANS RESTRICTION.

Extrait de *À la saison des abricots* de Carol Sansour, traduit de l'arabe (Palestine) par Mireille Mikhaïl et Henri Jules Julien, paru aux éditions Héros-Limite, Genève, 2022

LES POÉTESSES RESSEMBLENT À
DES CHATTES SOLITAIRES.
QUAND ELLES TROUVENT UNE PORTE
OUVERTE, ELLES S'Y FAUFILENT
SANS QU'ON LES VOIE. MAIS ELLES
REVIENNENT VITE, DÉÇUES, DES
TRACES DE GRIFFES SUR LA PEAU.
LES CICATRICES LEUR RESTENT,
COMME DES MIROIRS REFLÉTANT
LES DÉFAUTS DU VISAGE QUI S'Y MIRE.
QUAND ELLES S'ENFUIENT PAR LES
PORTES OUVERTES, ELLES NE
LAISSENT AUCUNE TRACE.

Extrait de *Celle qui habitait la maison avant moi* de Rasha Omran, traduit de l'arabe par Henri Jules Julien et Mireille Mikhaïl, paru dans *L'Ours Blanc* N° 29, Revue littéraire, Printemps deux mille vingt et un, éditions Héros-Limite, Genève, 2021

Henri Jules Julien

concepteur du projet *Shaeirat* (poétesses)

Échange avec Henri Jules Julien sur son parcours, sa rencontre avec la poésie arabe et avec les poétesses, respectivement, sur les points forts de cette « mise en spectacle », les liens qu'il construit entre les aspects culturels et politiques de cette littérature.

Ingénieur chimiste de formation, chercheur en chimie pétrolière, informaticien, administrateur, producteur... j'ai exercé pas mal de métiers avant de signer un premier spectacle à l'orée de la cinquantaine. Un premier spectacle en poésie : une mise sur scène, d'ailleurs présentée à La Chaux-de-Fonds, de poèmes du grand objectiviste américain Charles Reznikoff extraits de son *Testimony* dont la lecture, plusieurs années plus tôt, avait été une « life-changing experience » littéraire qui dévia définitivement le cours de ma vie vers l'activité artistique. Jamais je n'avais lu un texte, jamais entendu un verbe autant lesté de réel humain ! C'est d'ailleurs ce qui m'intéresse avec la scène : la parole et la présence, la présence de la parole dans un ou des corps. D'où les formes scéniques frontales avec adresse directe que je manipule.

Bien des années plus tard, je me suis installé en Égypte – sans projet, pour raisons personnelles comme on dit. J'ai d'abord longuement observé l'activité artistique cairote, puis me suis lancé dans des activités de « traduction » au sens large : en faisant tourner en Europe des spectacles (égyptiens d'abord, puis syriens, libanais..., les pièces de théâtre surtitrées en langues européennes), et en traduisant des textes : de courts essais puis, rapidement, des poèmes. Le moteur de cette activité de traduction généralisée fut – et demeure – le désir de comprendre. C'est une étonnante découverte que l'on fait en traduisant des textes : on ne traduit pas parce qu'on a compris, on traduit pour comprendre.

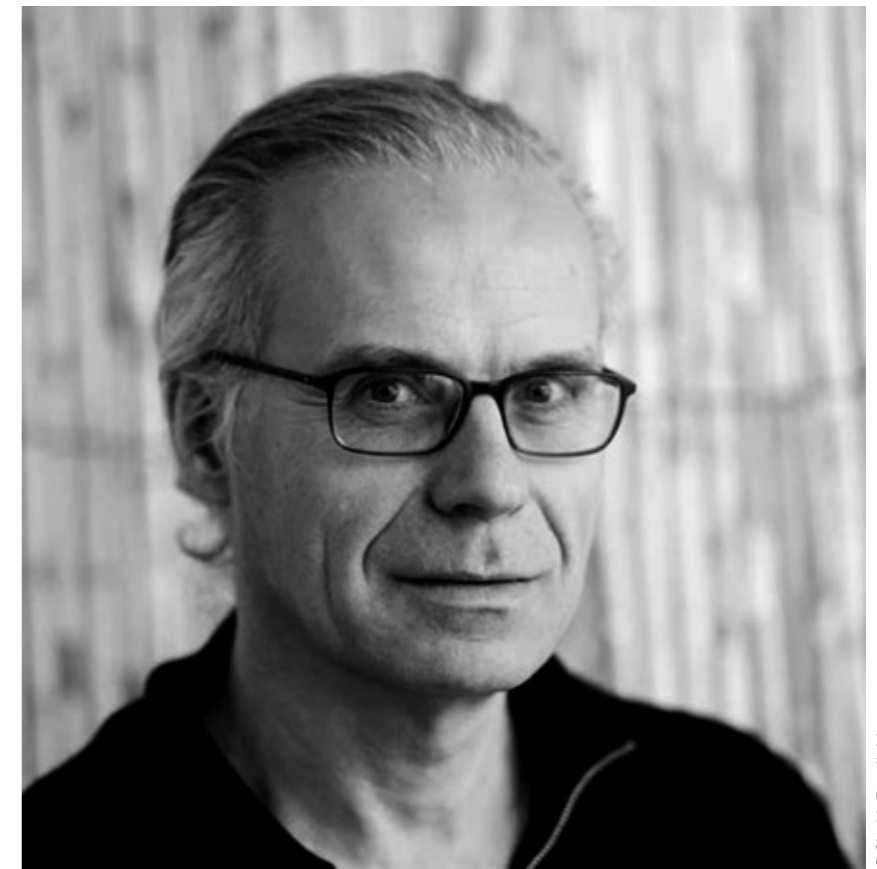
Et, ensuite, pour partager cette compréhension – partielle, biaisée, mais amoureuse. Vivant depuis plus de dix ans en Afrique du Nord, désormais au Maroc, l'amoureux désir de comprendre la poésie arabe écrite aujourd'hui ne s'est jamais tari. Alors, avec Mireille Mikhail, amie égyptienne merveilleusement francophone (par son apprentissage, à la dure, du subjonctif par des religieuses françaises dans Le Caire des années cinquante !), nous avons traduit, puis fait circuler de manière confidentielle nos traductions, qui avec le temps ont séduit des revues, puis des maisons d'édition, et sont dorénavant diffusées en langue française par de multiples canaux.

Plus tard encore, obsédé, voire envahi, occupé, par *Celle qui habitait la maison avant moi*, le recueil de Rasha Omran, j'ai initié une autre étape de traduction de ses poèmes : après les avoir fait passer de l'arabe au français, les passer du livre à la scène. Cette opération se ferait à une condition – pour accorder mes actes au refus de principe de parler pour ou à la place des autres : Rasha Omran elle-même incarnerait ses poèmes sur scène ou bien le spectacle ne se ferait pas. Il se fit : Rasha, après avoir signifié un coûteux « non » au criminel Bashar Al Assad, disant « oui » à tout ce que la vie lui proposait d'improbable, dont mon improbable invitation à monter sur scène dans un oratorio de ses propres poèmes avec une actrice et une chanteuse.

Cela prit de longs mois durant lesquels j'eus connaissance que d'autres poétesses arabes entamaient de telles démarches afin de porter leur verbe sur scène, de le « vocaliser ». Des discussions esquissèrent les premiers contours d'un élan collectif qui, de doutes en paris, d'enthousiasmes en efforts, mena à la création de plusieurs performances (en Égypte, Palestine, Maroc...), à leur présentation sur les scènes européennes (du Festival d'Avignon à La Chaux-de-Fonds), et finalement à l'automne prochain à la création des premières éditions du festival *Shaeirat* en Algérie, en Égypte, au Maroc.

Shaeirat en arabe signifie poétesses. Il faut d'abord noter que le collectif *Shaeirat* n'est pas sexiste et invitera, un jour, des hommes poètes à y présenter des performances de leurs propres poèmes. Mais si, plus que tout, le hasard des rencontres présida à cette configuration, l'exemplaire programme *Shaeirat* à La Chaux-de-Fonds coordonne l'invitation de quatre poétesses arabes par quatre institutions culturelles de la ville et constitue une formidable politique de « traduction » pour entrevoir ce que sentent, pensent, vivent, nos contemporaines arabes.

Et à qui aurait la curiosité d'écouter l'ensemble du programme s'imposerait l'évidence que LA poétesse arabe n'existe pas. Pas plus que LA femme arabe, figure imposée, jusque dans les champs artistiques, de l'éternelle victime extraordinairement résiliente. Si elles sont « debout dans leur poème » comme le remarquait un poète français, si leur éloquence et leur présence scéniques sont puissantes, leurs poétiques, leurs esthétiques, leurs histoires, jusqu'à leurs langues sont fortement contrastées. Rasha, Carol, Soukaina, Lulu sont... merveilleusement différentes les unes des autres, merveilleusement différentes de leurs auditrices et auditeurs, comme ces dernières et ces derniers sont merveilleusement différent·e·s entre elles et eux... pourvu de s'attacher à être elles et eux-mêmes. Rasha, Carol, Soukaina, Lulu, nos sœurs lointaines, nous deviennent alors, avec le discret soutien de la traduction, humainement si proches. |



© Chakir Boujajbi

C'EST D'AILLEURS CE QUI M'INTÉRESSE AVEC LA SCÈNE : LA PAROLE ET LA PRÉSENCE, LA PRÉSENCE DE LA PAROLE DANS UN OU DES CORPS. D'OÙ LES FORMES SCÉNIQUES FRONTALES AVEC ADRESSE DIRECTE QUE JE MANIPULE.

مشوار

Mishwâravec **Lulu Rafat** et **Sophie Agnel** au cordophone

Mishwâr, qui signifie en arabe le voyage, la marche, est une lecture performée de poèmes en langue arabe, accompagnée au cordophone par Sophie Agnel, improvisatrice française de renommée internationale. Il s'agit d'un récitatif poétique qui évoque les traumatismes auxquels nous sommes collectivement confrontés dans nos propres corps, nos maisons et nos rues, et qui nous laissent dans un monde nu, luttant pour reconstruire l'amour, la sécurité et la compassion.

Mishwâr est un espace sûr où partager les histoires qui forment le cœur de l'expérience humaine universelle – l'exil dans le foyer, la solitude dans l'amour, la beauté dans la douleur – et déconstruire nos perceptions du monde, des autres et de nous-mêmes, en utilisant le langage comme puissant outil de guérison.

Mishwâr rappelle en effet les voyages que nous entreprenons tous pour trouver notre véritable moi dans un monde qui s'effondre.



© DR



© Ahmed Rock

LULU RAFAT
POÉTESSE

¹ Lulu Rafat (née en 1991) est une poétesse palestinienne qui vit entre le Moyen-Orient et Montréal. De 2006 à 2009, elle a été étudiante en filière artistique auprès de la Rosary Sisters School des Émirats arabes unis, où elle a terminé première de sa promotion. Elle est titulaire d'un diplôme en littérature française et comparée de l'Université de la Sorbonne à Paris, obtenu en 2013. Elle a complété sa formation, en 2020, par un certificat en stratégie de contenu, avec une spécialisation en marketing et une expertise en référencement. Actuellement, elle suit des études en psychologie au Canada.

Professionnellement, depuis 2013, elle est active dans la communication multilingue, parlant couramment l'anglais, le français et l'arabe. Elle a ainsi œuvré dans les domaines de l'édition, de la traduction et de l'analyse politique de médias sociaux, en plus d'être blogueuse de « storytelling », avant de devenir poétesse de l'oralité 2.0.

Lulu Rafat est un véritable phénomène symptomatique des nouvelles manières de produire et partager la poésie sans passer par le livre ni même l'écrit : elle « poste » sur sa chaîne SoundCloud des enregistrements combinant musiques et lecture de ses propres poèmes narratifs qu'elle enregistre seule en pratiquante du « do it yourself ». Elle s'est ainsi rendue célèbre pour y avoir recueilli plus de 14 millions de visites et avoir plus de 90.000 « followers » sans avoir encore publié le moindre recueil. Elle prépare néanmoins l'édition d'un premier livre de poésie pour 2023.

Son spectacle *Mishwâr* a d'ores et déjà été joué en Égypte et au Canada et sera présenté ce printemps en France et en Suisse.

¹ Sources : LinkedIn et site projet Shaeirat-project.com

Lulu Rafat

Mishwâr

Poèmes en arabe Spectacle en langue arabe surtitré en français



© Ahmed Rock

LA VIE EST UNE CHOSE VIVANTE ET LA LANGUE L'EST AUSSI. QUAND TOUT S'EFFONDRE DANS L'EXISTENCE, LES MOTS DEMEURENT.

Les questions posées à Lulu Rafat ont porté sur son parcours de vie, ce qui l'a amenée à la poésie, sur l'impact de la poésie dans la société par les idées qu'elle soulève.

J'ai commencé à écrire à l'âge de neuf ans. Mon père est un lecteur passionné et il possède une collection de poèmes inédits – les livres étaient un de nos liens les plus puissants. L'écriture m'a accompagnée à travers différentes phases de ma vie, pas seulement en tant que moyen d'expression principal mais aussi comme un espace où la conscience se frotte à une réalité absurde et cruelle. Peut-être que cet espace s'appelle le langage. Pour moi, cet espace est la poésie, et l'art en général. Pour recourir à une analogie, le langage/la poésie est le champ de bataille, la bataille elle-même et l'arme avec laquelle nous combattons pour notre émancipation et notre liberté. La poésie explore et révèle les meilleures façons de vivre à travers ce qui nous unit en tant qu'êtres humains : le langage.

L'écriture est une sorte de privilège bien que cela nécessite d'être en mesure d'accéder à une certaine stabilité pour avoir du temps pour l'introspection et la réflexion sur les émotions et les comportements. Pendant les périodes où je n'ai pas eu ce privilège, j'ai arrêté d'écrire et de produire des textes, j'ai eu en particulier un hiatus de sept années mais je suis toujours revenue à la poésie parce que je la reconnais comme ma philosophie de vie. Je ne parle pas des textes, de la production de textes mais de l'acte d'écrire lui-même. C'est réellement un acte salvateur.

Selon ma philosophie, la poésie est un outil pour résister, pour travailler sur soi-même et sur la société. La poésie est un marqueur d'humanité face aux calamités morales, sociales et politiques, et c'est en même temps un outil de résistance face à l'injustice.

C'est la voix des sans-voix, qui détiennent potentiellement un grand pouvoir du fait de leur nombre et de leur authenticité mais qui sont réduits au silence parce qu'ils sont pris dans des systèmes oppressifs étouffants. Ces systèmes d'oppression ne sont pas des désastres qui se produiraient dans des pays lointains et désertiques. Ils se manifestent plutôt de manière répétée dans notre vie quotidienne. Ils exercent leur pouvoir ici et maintenant. Ils peuvent être quelque chose d'aussi évident que l'occupation d'une terre indigène ou quelque chose d'aussi accepté socialement tout en étant dissimulé que d'avoir trois jobs pour s'en sortir. Ou il s'agit d'un enfant auquel les parents n'ont pas offert un espace de reconnaissance et d'amour et qui deviendra un adulte qui se sentira incompris et abandonné par le monde. Cet enfant souffrira de diverses blessures psychologiques ou physiques et sera incapable de nouer des relations saines et enrichissantes avec autrui.

La poésie, ou la langue, est ici une panacée. Nous écrivons, et plus important encore, nous réécrivons nos propres histoires, nos récits personnels, ce que nous percevons du cours incessant de la vie. La vie est une chose vivante et la langue l'est aussi. Quand tout s'effondre dans l'existence, les mots demeurent. Ils ne vous abandonnent pas, vous pouvez toujours en produire, y revenir plus tard et les réécrire, une fois, deux fois, encore et encore, jusqu'à ce qu'ils vous fassent ressentir davantage de soulagement et de plénitude face à l'histoire de votre vie. Vous avez toujours le pouvoir d'écrire et de réécrire votre histoire. Et, pour certains d'entre nous, ce flux généreux de la langue et la force qu'il détient et inspire sont les parents que nous n'avons jamais eus, ou le compagnon dont nous rêvons. Écrire devient un acte de guérison. Je me remémore les mots de Virgile dans *L'Énéide* : « les mots suscitent la passion et apaisent les cœurs ».

L'ÉCRITURE M'A ACCOMPAGNÉE À TRAVERS DIFFÉRENTES PHASES DE MA VIE, PAS SEULEMENT EN TANT QUE MOYEN D'EXPRESSION PRINCIPAL, MAIS AUSSI COMME UN ESPACE OÙ LA CONSCIENCE SE FROTTE À UNE RÉALITÉ ABSURDE ET CRUELLE.

En conclusion, que pensez-vous de la mise en spectacle de vos poèmes et comment vivez-vous le fait de les présenter à La Chaux-de-Fonds ?

Je suis très enthousiaste et honorée de faire découvrir ma poésie à La Chaux-de-Fonds ! Jouer mon spectacle *Mishwâr*, qui signifie voyage en arabe, est une expérience unique que j'aborde avec humilité. Interpréter un récit n'est pas juste lire un texte. Nous allons plutôt partir en voyage – *mishwâr* – à travers toutes les luttes et les épreuves qui s'entrecroisent, et nous allons démanteler le système qui les produit grâce à la langue, à la poésie, aux mots. L'oppression existe dans la langue, mais l'émancipation aussi. Mon spectacle, *Mishwâr*, est ce voyage, cette quête de soi-même. C'est un endroit sûr dans lequel nous suivons ensemble un chemin, à travers différentes étapes de la vie, pour amener toute personne qui chemine avec nous à un état de conscience d'elle-même plus élevé dans le but de parvenir tous à la guérison.

Techniquement, un spectacle ne dépend pas seulement d'une traduction exacte des mots mais aussi de la voix, du silence, du souffle – et de leur absence. J'invite toutes les personnes présentes, en particulier celles qui ne parlent pas la langue du texte original, à me rejoindre avec curiosité, en étant réceptives, prêtes à se connecter avec la voix et les mots et à ressentir leur pouvoir, dans la déconstruction et dans le rétablissement. C'est beaucoup de travail mais je suis sûre que cela en vaudra la peine et que nous aurons du plaisir tout le long du chemin !

في بيتي لا أترك قطعة مفروشات أو حائط إلا وطلبت
عليها بيدي
رسماً أو شعراً يناقضه ويشبهني
لأشعر أنني انتصرت على آلة الشبه والحديد
التي تريد لنا كلنا أن نشبه بعضنا
وأنا قد علمني التاريخ --
أن أخشى الحشود

ولأنني أيضاً كثيرة الضجر أحرّك دائماً مكان الفرش
والنبات
وخطوطي
الحمراء

ي بيتي لوحة صغيرة رسمتها بأصابعي
لوجه امرأة مجهولة الملامح
كتبت عند عتبه: باب المشاوير
وكتبت أسفله اسمي
لأجل يذكرني الطريق
حين يخالني متّ
خاصة حينما يشتد علي التعب
فيخفّت قلبي ويبطئ نفسي
ولا يعود داخلي قوة للعتاب
ويسكّت عقلي تماماً تماماً لأن أي همسة ستكون القشة
التي تقصمه
أخيراً
وأعود للتراب
فأودّع
الحرف حيّ



DANS MA PETITE MAISON
SUR CHAQUE MEUBLE JE METS UN PEU DE MOI
UN DESSIN
UN VERS
PERSONNALISER CE QU'ON DONNE AUX MASSES
COMME VAINCRE LA QUASI-DIVINE MACHINE
QUI NOUS VEUT TOUS LES MÊMES
ALORS QUE L'HISTOIRE M'A FÉROCEMENT APPRIS À
REDOUTER LES FOULES.
SANS CESSÉ JE DÉPLACE MES PLANTES, MES
MEUBLES, MES LIGNES ROUGES

DANS MA PETITE MAISON
SUR LE MUR LE DESSIN D'UNE FEMME SANS VISAGE,
ET CES MOTS : « DÉBUT DU MISHWÂR »
AU-DESSOUS J'AI TRACÉ
MON NOM ;
CAR SI LA ROUTE ME CROIT MORTE
MON CŒUR BAT ? – LENTEMENT,
MA RESPIRATION ? – LOURDE,
MA FORCE ? – INEXISTANTE,
MON ESPRIT ?
MON ÂME, MON CORPS ? – RETOURNÉS À LA
POUSSIÈRE,
ALORS JE FAIS MES ADIEUX.
MES MOTS ? TOUJOURS GARDENT LA VIE.

*Ma petite maison au Canada
(texte arabe et français)
extrait de Mishwâr*

À la saison des abricots

avec Carol Sansour

في المشمش

À la saison des abricots, une belle expression arabe pour signifier « à la saint-glinglin », met en scène le réseau intime des difficultés et des tragédies familiales bravées par les mères à travers leurs corps et leurs voix, leur « micro-guerre » de luttes, logées dans les maisons de Beyrouth et sa banlieue.

Il est question, sans pouvoir les démêler, de religion, de politique, de vie quotidienne, d'amour, de désirs, de souvenirs d'enfance, de maternité, de mémoire de la mère, de famille dans un mélange de colère, de sensualité, d'indignation parfois. Un cycle poétique qui englobe les termes convenus de la cause palestinienne – et de la féminité arabe. Narratifs, lyriques, ces poèmes n'évoquent pas seulement la rébellion, mais aussi l'amour et la beauté. Ils nous offrent une terre brute, où les mères, filles, épouses, et sœurs affrontent le quotidien et l'universel. Ils sont courts, incisifs, montrant les pensées, les sentiments et tout ce qui a fait notre humanité, en contraste avec les conflits politiques et idéologiques qui nous déracinent. Une entêtante mélancolie de cette saison des abricots et de l'odeur du café turc que prépare la mère, « tous les matins aux tons verts, jaunes et miel ».



CAROL SANSOUR
POÉTESSE

© Christophe Raynaud de Lage

Carol Sansour naît à Jérusalem en 1972. Elle grandit à Belt Jala, près de Bethléem. Adolescente, elle déménage en Caroline du Nord pour terminer ses études.

En 1994, elle revient en Palestine où elle participe à diverses initiatives de terrain avant de travailler, pendant une dizaine d'années, aux Émirats arabes unis. Elle vit actuellement en Grèce avec sa famille.

À côté de son activité de poétesse, elle coédite le blog de littérature « The Sultan's Seal ». Son premier cycle de poèmes intitulé *À la saison des abricots* – une belle expression arabe pour signifier « à la saint-glinglin » – est publié au Caire en 2019 par les éditions Kottob Khan. La traduction de l'arabe (Palestine) a été réalisée par Mireille Mikhaïl et Henri Jules Julien, et publiée en 2022 aux éditions Héros-Limite qui sont au bénéfice notamment d'un soutien de l'Office fédéral de la culture.

Selon une note figurant dans cette édition, Carol Sansour « se considère comme agitatrice culturelle et une provocatrice sociale qui s'intéresse aux identités post-nationales, post-sexe et post-religion ». Dans une interview donnée à *Sceneweb*¹, elle a cependant déclaré : « Toutes ces identités sont des conneries, des clichés, un charabia juste conçu pour le consumérisme. Par conséquent, je n'aime vraiment pas être réduite à mon identité nationale, religieuse ou de genre. Quand on se demande si je suis une artiste arabe, une féministe, une chrétienne, on conçoit tout de suite un ensemble de stéréotypes. Je suis tout cela, mais je veux être plus libre que ces assignations contraignantes. Je possède un point de vue fort sur notre existence en tant qu'humain, et c'est un moteur pour ma poésie. »

¹ <https://sceneweb.fr/shaeirat-pour-carol-sansour-et-asmaa-azaizeh-la-poesie-est-un-sport-de-combat/>

Carol Sansour

À la saison des abricots

Quel a été votre parcours ?

J'ai obtenu un bachelors en psychologie et sciences sociales. J'ai fait quantité de petits boulots (aide-serveuse dans des restaurants, garde-chaussures dans un bowling, ouvrière dans une fabrique de chaussettes, aide dans les coulisses d'un théâtre, caissière), mais mes premiers jobs officiels étaient dans des organisations, des collectifs en relation avec les questions féminines et familiales. Peu après avoir commencé un travail à plein temps, je me suis rendu compte que je n'aimais pas ça et que, si je devais travailler huit heures, ce devait être dans quelque chose de créatif et de plus dynamique. Je me suis donc orientée vers la communication et l'événementiel et j'ai fini par travailler sur plusieurs projets qui incluaient la mobilisation et le développement participatifs. Mais l'un de mes jobs préférés était d'être programmatrice et animatrice à la radio et à la télévision. Actuellement, je suis consultante en relations publiques et marketing, aussi pour des campagnes politiques. Je dirige le Festival du Film palestinien d'Athènes ainsi que le Shaiarat Project (en gestion).

Qu'est-ce qui vous a amenée à l'écriture, à la poésie ?

Plus jeune, je tenais à me faire entendre et, en plus de mes émissions de radio et de télévision, je me suis mise à écrire, surtout pour exprimer mes opinions politiques. Pourtant, beaucoup plus tard, ayant quitté la Palestine et vécu à Abou Dhabi pendant 12 ans, la poésie est devenue pour moi une source de réconfort. J'écrivais pour moi-même, pour donner un sens à la complexité de ce que je vivais, à mon passé et à un possible avenir. À titre de plaisanterie, j'ai montré mes poèmes à deux amis proches qui ont insisté pour que je prenne cela au sérieux et que je les publie.

Selon vous, quelle est la place de la littérature et de la poésie dans la culture de votre pays ?

Dans la culture orale arabe, la poésie est considérée comme la forme artistique la plus élevée, presque sacrée. Dans ce sens elle est célébrée et protégée. C'est un défi qui implique un haut niveau d'exigence. Pour de nombreuses personnes, la poésie arabe est censée recourir uniquement à une forme d'expression traditionnelle (elle ne doit pas seulement traiter des thèmes traditionnels) ; elle doit respecter les formes anciennes du poème (genre) lyrique et de la versification ; elle est souvent sérieuse et doit être récitée avec sérieux. Les poètes sont souvent mis sur un piédestal et se considèrent eux-mêmes comme des prophètes ou, si j'ose dire, comme Dieu.

Qu'est-ce qui est important pour vous de transmettre par vos poèmes ?

Je n'écris pas pour transmettre des messages. Et je ne crois pas que ce soit le but de l'art en général. Je suis simplement heureuse que certains lecteurs se sentent en communion avec mes textes. C'est plus que suffisant.

À qui destinez-vous principalement votre poésie ?

Je ne vise pas un public en particulier et je pense vraiment que les gens sont les mêmes où que j'aille. Leurs craintes et leurs espoirs sont les mêmes, ce qui fait qu'ils ne font qu'un... et j'écris pour cette unicité... et pour moi-même.

Quel est votre regard, dans un sens très large, sur la traduction de vos textes ?

Je trouve que la traduction est la forme d'art la plus haute (rires), car elle confère une vie nouvelle, une autre vie, entièrement différente, à quelque chose qui a déjà une existence propre. Je suis toujours totalement excitée de voir mes mots dans une autre langue que je ne lis pas ou ne comprends pas, cela rend même les choses plus excitantes. J'accepte tout à fait que la traduction ne soit peut-être pas exacte, mais le plus beau est – j'aime à le penser – que mon âme puisse transparaître, puisse être ressentie par le lecteur.

Que pensez-vous de la mise en spectacle de vos poèmes et comment vivez-vous le fait de les présenter à La Chaux-de-Fonds ?

Au début, j'avais du mal à visualiser cette performance (imaginer comment cette performance pourrait exister). Mais avec l'aide et les conseils d'Henri Jules Julien, je me suis mise à aimer être sur scène pour transmettre *À La Saison des Abricots* comme nous le faisons. N'appréciant pas particulièrement écouter de la poésie – je préfère en lire, – je continue à penser qu'interpréter de la poésie sur une scène peut la rendre plus accessible à certaines personnes.

Être accueillie à La Chaux-de-Fonds est un privilège et je me réjouis de cet échange. Venez nous voir !



© Dirk-Jan Visser

DE DIVERSES MANIÈRES
NOUS IMPLORONS LE DESTIN
SACHANT QUE NOUS SERONS VAINCUS
CAR DIEU
LES DIEUX
LES DJINNS
LES ANGES ET LES DÉMONS
LE SULTAN
ET LE GEÔLIER
SONT EN RÉUNION À HUIS CLOS
D'URGENCE
PERMANENTE.

Extrait de *À la saison des abricots* de Carol Sansour, traduit de l'arabe (Palestine) par Mireille Mikhail et Henri Jules Julien, paru aux éditions Héros-Limite, Genève, 2022

DANS LA CULTURE ARABE, LA POÉSIE EST CONSIDÉRÉE COMME LA FORME ARTISTIQUE LA PLUS ÉLEVÉE, PRESQUE SACRÉE. DANS CE SENS ELLE EST CÉLÉBRÉE ET PROTÉGÉE. C'EST UN DÉFI QUI IMPLIQUE UN HAUT NIVEAU D'EXIGENCE.

Celle qui habitait la maison avant moi

avec Rasha Omran

التي سكنت البيت قبلي

Une femme vit seule au centre de la ville du Caire, où elle vient de s'installer. Dans son appartement, elle aperçoit un double fantomatique lorsqu'elle se regarde dans le miroir de la maison. Une femme qu'elle imagine recluse et solitaire comme elle, et qui a vécu là avant elle. De manière quasi obsessionnelle, en face de cette présence muette, inquiétante et familière à la fois, la nouvelle occupante tente d'établir un impossible dialogue.

Pourtant, ces similitudes sont une source de conflit, mais aussi un moyen pour cette femme de chercher un sens à son existence, et pour donner un visage aux forces sociales hostiles qui la tiennent enfermée.

Ce grand poème donne à entendre la solitude, le déroulement du temps, la douleur d'une féminité heurtée, autant par les réminiscences du passé que par l'âpreté du présent.



RASHA OMRAN
POÉTESSE

© Dirk Skiba

¹ Rasha Omran naît le 1^{er} juin 1964 à Tartous, en Syrie, dans un foyer de confession alaouite. Son père, Mohammad Omran, est poète, journaliste et activiste ; elle grandit ainsi dans une communauté culturellement progressiste d'écrivains, de musiciens et d'artistes professionnels.

Durant son enfance, elle lit librement dans la bibliothèque familiale et plus tard elle étudie la littérature arabe à l'Université de Damas. Auteure de six volumes de poèmes et éditrice en 2009 d'une anthologie de la poésie syrienne contemporaine, elle fonde à la fin des années nonante, puis dirige pendant 18 ans, le Festival international de littérature et culture Al-Sindiyan.

Dès le début de la révolution syrienne de 2011, elle apporte – en tant qu'intellectuelle bien connue et partisane de la réforme – son soutien au soulèvement. Elle déclare notamment publiquement, à propos du règne d'Assad : « C'est un régime dictatorial, [...] Comment puis-je soutenir un gouvernement qui tue ses propres citoyens. » Elle invente aussi l'expression « le silence international sur la Syrie est assourdissant ».

En 2012, menacée avec sa famille par le régime syrien, elle part en exil au Caire où elle entame avec quatre autres femmes syriennes une grève de la faim devant le siège de la Ligue arabe sur la place Tahrir. Son but : demander à la Ligue arabe de soutenir davantage la révolution et faire pression sur Assad pour qu'il mette fin aux violations des droits humains en Syrie.

Restée au Caire depuis son exil en 2012, elle continue d'y écrire de la poésie qu'elle publie, et rédige aussi trois articles hebdomadaires pour un média arabe en ligne pour commenter l'actualité politique et culturelle. À son arrivée au Caire, elle s'installe dans le quartier Bab El Louq, à deux pas de la place Tahrir, emménageant dans un appartement longtemps laissé vide après le départ de la précédente locataire, une femme grecque qui y vivait seule. C'est là qu'elle écrit *Celle qui habitait la maison avant moi*, traduit en français par Henri Jules Julien et Mireille Mikhail.

¹ Source principale : https://fr.wikipedia.org/wiki/Wikipédia:Citation_et_réutilisation_du_contenu_de_Wikipédia

Rasha Omran

Celle qui habitait la maison avant moi

Quel a été votre parcours ?

Mon seul métier est l'écriture. Je n'ai pas appris d'autre profession.

Ma famille travaille dans le domaine de la culture, de l'écriture et des arts, par conséquent je ne connais pas d'autre métier. Dans les pays arabes, l'écriture n'est pas considérée comme une profession à moins qu'on écrive des articles, ce que j'ai fait pendant de nombreuses années à côté de la poésie.

Qu'est-ce qui vous a amenée à l'écriture, et à la poésie en particulier ?

Mon père était un poète connu en Syrie et dans le monde arabe et j'ai peut-être hérité de ses gènes ! Je n'en suis pas sûre, mais cela a eu un impact fondamental sur mon penchant pour la poésie.

LE MOMENT OÙ J'ÉCRIS EST CHARGÉ ÉMOTIONNELLEMENT DE TOUT CE QUI M'ARRIVE, ET DE TOUT CE QUI SE PASSE AUTOUR DE MOI. JE TRANSMETS DANS MA POÉSIE L'EFFET QUE LES ÉVÉNEMENTS ONT SUR MOI, L'EXCITATION QU'ILS PROVOQUENT EN MOI.

Quelle est leur place, selon vous, dans la culture de votre pays ?

La poésie occupe une place importante dans la langue arabe depuis les temps anciens et, en Syrie, elle a toujours eu une place assez importante au sein de la littérature en général. Mais maintenant son statut a changé, avec la guerre et les désastres, la littérature est devenue individualiste. D'une manière générale, dans le monde actuel, la littérature est devenue une pratique très individuelle.

Qu'est-ce qui est important pour vous de transmettre par vos poèmes ?

Le moment où j'écris est chargé émotionnellement de tout ce qui m'arrive et de tout ce qui se passe autour de moi. Je transmets dans ma poésie l'effet que les événements ont sur moi, l'excitation qu'ils provoquent en moi.

À qui destinez-vous principalement votre poésie ?

Je n'ai pas de lecteur ou de public spécifique. J'écris d'abord pour moi-même parce que j'en ai besoin. J'écris pour me lire moi-même. Suis-je la lectrice pour laquelle j'écris ? Peut-être... et peut-être que chaque personne qui rencontre mes textes, qui les lit, qui les ressent, est mon lecteur présumé.

Quel est votre regard, dans un sens très large, sur la traduction de vos textes ?

Je pense que la traduction est l'un des moyens de communication les plus importants entre les peuples. Par exemple, pour une femme vivant en Inde, qui lit un de mes textes traduits dans sa langue maternelle et qui cherche ensuite à entrer en communication avec moi, la traduction est une chose importante ; c'est essentiel. Moi, par exemple, si je n'avais pas lu durant toute ma vie tous ces livres traduits, je ne serais pas qui je suis aujourd'hui. La traduction est une autre écriture du texte, mais c'est une écriture active et motivante permettant de communiquer avec d'autres personnes à travers le monde.

Que pensez-vous de la mise en spectacle de vos poèmes et comment vivez-vous le fait de les présenter à La Chaux-de-Fonds ?

J'ai adoré l'expérience qui consiste à être sur scène comme performeuse et pas seulement comme poétesse. Cette expérience m'a beaucoup changée. Parfois je me dis que j'aimerais continuer à jouer et à écrire de la poésie, mais je vieillis... Je pense que ce que j'écrirai après cette expérience théâtrale sera différent.

...et tout ce que vous auriez encore envie de dire de vous, de votre poésie au public chaux-de-fonnier...

Je me réjouis des spectacles à venir et j'espère que l'expérience se répétera avec d'autres de mes textes. |

CHAQUE FOIS QUE J'ESSAIE D'ÉCRIRE SUR L'AMOUR, L'AUTRE FEMME TEND LA MAIN ET M'ARRACHE LES DOIGTS DU CLAVIER LA FEMME SAUVAGE L'ENSAUVAGÉE QUI ME RESSEMBLE.

Extrait de *Celle qui habitait la maison avant moi* de Rasha Omran, traduit de l'arabe par Henri Jules Julien et Mireille Mikhaïl, paru dans *L'Ours Blanc* N° 29, Revue littéraire, Printemps deux mille vingt et un, éditions Héros-Limite, Genève, 2021



© Mostafa Abdel Aty

Dodo ya Momo do

avec **Soukaina Habiballah**

Dodo ya Momo do est une performance bilingue arabe/français de la poétesse Soukaina Habiballah. C'est un dialogue entre deux personnes, une grand-mère et sa petite-fille, mais aussi un dialogue entre deux époques, le passé postcolonial et le présent, entre deux générations, entre deux langues, entre des poèmes et des berceuses marocaines, finalement entre deux femmes qui vivent un conflit amer, souterrain, inexprimé. Soukaina Habiballah rend la parole à des femmes différentes, mais « *semblables dans le sens où elles sont impliquées dans des guerres qu'aucune n'a choisies* »¹.

La performance de Soukaina Habiballah est accompagnée d'un environnement vidéo et sonore de Zouheir Atbane, créé à partir de berceuses en diverses langues du Maroc, et mise en scène par Henri Jules Julien.

ننيني يا مومو



© Christophe Reynaud de Lage

**SOUKAINA
HABIBALLAH**
POÉTESSE

Soukaina Habiballah naît en 1989 au Maroc, à Casablanca. Dès l'enfance, elle se passionne pour l'écriture et rédige de nombreux textes. Elle fait des études de mathématiques et d'économie. Elle étudie également le droit, ce qui lui donne des informations précieuses, estime-t-elle, pour comprendre ce qui se passe dans la vie des gens de son pays.

Elle réside encore actuellement au Maroc, à Settat, un pays ouvert sur la mer et donc sur le voyage et le monde, à la fois proche de l'Europe, du Moyen-Orient et de l'Afrique, un pays traversé de multiples courants culturels. Elle est parfaitement bilingue arabe/français et crée certaines de ses œuvres directement dans les deux langues.

Poétesse, romancière et scénariste, elle est l'auteure de romans, de recueils de poésie et de nouvelles.

2012 Elle reçoit le prix littéraire de poésie du Festival méditerranéen du livre de Fès

2014 *Un quart de siècle de regard*, Arab Scientific Publishers, Beirut

2015 *Il n'y a pas besoin de toi*, The house of Poetry, Morocco

Elle reçoit le prix Buland Al Haidari pour les jeunes poètes arabes. « Ce nouveau prix vient me donner un nouveau souffle pour aller de l'avant dans mon parcours littéraire », a affirmé Soukaina Habiballah.

2016 Elle publie son premier roman, *La caserne*, Arab Scientific Publishers, Liban

2017 *Cinq papillons sans aile*, The Editions of Rawafid, 2017, Égypte

2019 *Plan B*, Almutawassit Editions, Italie

Elle reçoit le prix Nadine Shams pour les scénaristes arabes pour son court-métrage « *Who Left the Door Open ?* »

2020 Paraît le recueil de nouvelles, *Demain peut-être*, The Editions of Rawafid, Le Caire, Égypte

Elle est deux fois lauréate du Creative Writing Fund AFAC. Son œuvre est traduite en français, anglais, allemand et espagnol.

¹ Télérama, Joëlle Gayot, Festival d'Avignon 2022, 15 juillet 2022, citant Soukaina Habiballah

Soukaina Habiballah

Dodo ya Momo do

Quel a été votre parcours ?

Je suis issue d'une famille qui privilégie les sciences et la religion au détriment de la littérature, il n'a pas été facile pour moi de choisir l'écriture comme identité. J'ai commencé à écrire très jeune, en secret, c'est la raison pour laquelle le fait de publier mon premier recueil a été comme un « coming-out ». Contrairement à de nombreux écrivains qui parlent de ce moment magique de leur première publication avec grande admiration, je n'ai pas expérimenté cela, car j'avais des angoisses qui me faisaient rester cachée derrière des métaphores, et comme a dit Maya Angelou : « Il n'y a pas de plus grande agonie que de porter une histoire non racontée à l'intérieur de soi ». Cependant, beaucoup de choses ont changé depuis et ma famille est maintenant fière de ce que j'ai accompli. Toutefois, jusqu'à présent je considère chaque recueil que j'ai publié comme un pas qui réduit la distance qui me sépare de ma propre histoire.

Qu'est-ce qui vous a amenée à l'écriture, à la poésie et quelle est leur place, selon vous, dans la culture de votre pays ?

J'ai mille réponses qui me viennent en tête pour cette question et elles sont toutes exactes ! La poésie a toujours été pour moi comme le Carbone 14, un chronomètre et un traceur vis-à-vis des événements et des objets de ma vie, de ma famille, des autres femmes et parfois même de mon pays. Je la considère comme un véritable travail d'alchimie qui permet de rendre éternelles les petites choses vouées à l'oubli. Je suis l'une de ces personnes qui sont venues au monde atteintes d'un stigmatisation particulier qui ne peuvent voir le monde que sous les lentilles des mots. Depuis des siècles, la poésie était une tradition enracinée dans notre culture arabe et Amazigh, les gens parlaient souvent en vers dans leur quotidien, et cela a laissé son empreinte dans notre dialecte marocain, mais aujourd'hui, au Maroc comme partout dans le monde, la poésie se retire, et je vois dans ce recul, un recul de la condition humaine.

Qu'est-ce qui est important pour vous de transmettre par vos poèmes ?

Quand j'écris de la poésie, je me sens un témoin rappelé à la barre, et l'incident dont je témoigne à chaque moment depuis ma naissance, voire avant, est la vie. Mon plus grand ennemi est l'oubli, la poussière qui recouvre mes yeux pour que je ne puisse pas remarquer les petites choses et les petites histoires marginalisées et les honorer dans mes poèmes. Mon écriture est une réaction envers le monde avec ses crises et sa beauté, pour rendre lisible ce malentendu entre nous et lui.

À qui destinez-vous principalement votre poésie, comment le faites-vous ?

J'aime penser à la poésie en général et à la mienne en particulier comme une chanson sur TikTok, que quiconque peut associer à lui-même en « lip-sync », et qui prendra un sens différent pour chaque personne qui remplit son silence avec elle. Je publie des livres depuis une dizaine d'années, je participe à des événements culturels et je donne régulièrement des ateliers d'écriture depuis cinq ans. Cet échange ouvre une fenêtre, vu que la lecture est une activité qui se fait en solitude, autonomie et cachette. Je partage le point de vue de Walt Whitman : « La poésie est la langue qui relie tous les êtres humains ». J'ai pu ressentir cela en publiant mes poèmes sur Facebook et en constatant l'interaction de lecteurs des quatre coins du monde avec mes écrits, grâce à l'option de traduction automatique fournie par ces plateformes.

Quel est votre regard, dans un sens très large, sur la traduction de vos textes ?

Je vois la poésie comme un être vivant plutôt qu'un simple texte fini, et la traduction est l'une des formes de cette vie de la langue et de la poésie. Comme l'être humain jadis changeait de place pour chercher l'eau, les mots font la même chose en se traduisant vers une autre langue.



© Hind Alitich

MON PLUS GRAND ENNEMI EST L'OUBLI, LA POUSSIÈRE QUI RECOUVRE MES YEUX POUR QUE JE NE PUISSE PAS REMARQUER LES PETITES CHOSES ET LES PETITES HISTOIRES MARGINALISÉES ET LES HONORER DANS MES POÈMES.

J'ai eu la chance de travailler sur la version française du texte de ma performance *Dodo Ya Momo Do* avec Jules Henri Julien, qui a su préserver l'essence de mes poèmes en les traduisant et qui a bien compris ma voix poétique et mes univers. La traduction a donné « des vies » à mes poèmes en les rendant accessibles à un public plus large et diversifié. Je peux expérimenter cela d'une façon très concrète à chaque fois, puisque je performe devant des publics non arabophones.

Que pensez-vous de la mise en spectacle de vos poèmes et comment vivez-vous le fait de les présenter à La Chaux-de-Fonds ?

La mise en spectacle de mes poèmes est une expérience incroyablement enrichissante et « life-changing », qui a transformé et renforcé ma relation avec ma poésie et m'a ouverte à de nouveaux horizons de l'expression poétique. Comment la poésie que j'associe avec mon âme peut-elle occuper sur scène ma voix et mon corps ? Sur scène, j'ai constaté que l'écriture de mon texte est un acte continu, et cette fois le public fait partie de ce nouveau texte qui se forme progressivement sur scène. J'attends avec impatience ma performance à La Chaux-de-Fonds, je suis très heureuse de rencontrer le public de cette ville pour la première fois et interagir avec lui et écrire notre poème ensemble. Je les remercie d'avoir ouvert leur théâtre et leur cœur à mes poèmes. |

[...]

J'AI TENTÉ DE CRIER, MAIS LES BULLES S'ÉCHAPPAIENT DE MA BOUCHE IMPUISSANTES À M'AIDER QUI ES-TU DANS CETTE HISTOIRE ? GRAND-MÈRE OU LOUP ? LES TRACES DE GRIFFES DANS MON ESPRIT ME MÈNENT TOUT DROIT À TES MAINS QUI ES-TU DANS CETTE HISTOIRE ? GRAND-MÈRE OU LOUP ?

[...]

Dodo ya Momo do (extrait)

PAS DE QUÊTE DU GRAAL POUR LES ÉLÈVES DU CPNE

C'est l'histoire bien triste d'une école, le CPNE, qui a pénalisé ses élèves de manière profondément injustifiée! En effet, cette école avait décidé – c'était une excellente idée! – de choisir deux spectacles (pour des scolaires) dans le programme de saison du TPR: *Le Grand Cahier*, d'après Agota Kristof, mise en scène et jeu de Valentin Rossier, et *Quête*, mise en scène de Juliette Vernerey.

La présentation du *Grand Cahier* a eu lieu en novembre 2022 et, un mois plus tard, la direction du CPNE informait le TPR que des jeunes avaient été choqués par ce spectacle et qu'elle avait donc décidé d'annuler l'inscription de l'école à *Quête* et de ne plus considérer les offres du TPR.

Comment a-t-on pu en arriver là? *Le Grand Cahier* est un texte dont la valeur a été reconnue au niveau international, qui a été traduit dans une quarantaine de langues et a obtenu le Prix européen du Livre en 1987. Quant à Agota Kristof, elle a reçu le Prix Schiller pour l'ensemble de son œuvre. *Le Grand Cahier* est considéré comme un classique de la littérature contemporaine et est inscrit au programme de nombreux lycées.

En outre, le programme de saison du TPR précisait même, à propos des deux héros de cette œuvre, que: «Chaque jour, ils sont mis face à la brutalité, aux humiliations, à la faim, aux prédateurs sexuels, chaque jour, ils deviennent plus cruels» et que: «Ce chef-d'œuvre du désenchantement décrit de l'intérieur les ravages glaçants de la guerre et l'annihilation de l'humain au creux du totalitarisme triomphant».

Le CPNE devait savoir que des passages étaient susceptibles de choquer certains élèves et qu'il était donc nécessaire de prévoir, dans le cadre de l'école, un temps de réflexion et d'explication. En outre, le TPR est toujours à disposition gratuitement pour des médiations culturelles afin de préparer professeurs et étudiants à tel ou tel spectacle. Malheureusement, le CPNE n'en a pas profité.

La réaction du CPNE suite aux remarques de certains élèves est d'autant plus surprenante que la mise en scène de Valentin Rossier fait preuve d'une grande sobriété et d'une juste retenue. Le spectacle ne comporte aucune scène visuelle scabreuse car le comédien n'ajoute aucun geste pour exprimer l'horreur de la guerre et le drame de deux héros: il s'en tient au récit dit sans emphase.

Finalement, l'école a annulé la scolaire de *Quête*. Quel dommage! Ce spectacle, présenté par une troupe de jeunes acteurs, plein d'inventivité, de fraîcheur et de rythme, n'aurait pu que ravir les étudiants. Toutes celles et ceux qui l'ont vu peuvent témoigner de l'enchantement du public.

Le rôle de l'école n'est-il pas d'ouvrir les jeunes esprits à la réflexion, parfois à travers des œuvres difficiles qui interpellent et mettent en question des a priori? Une mission que le TPR accomplit particulièrement bien. Espérons que ce sera aussi avec le CPNE à l'avenir.

C'EST DÉJÀ LA FIN DE SAISON AU TPR!

Pour finir le printemps en beauté, venez découvrir la plume de l'auteure française Magali Mougél qui torpille avec lucidité notre culture du travail. La jeune compagnie fribourgeoise acide Bénéfique met en scène *Erwin Motor, dévotion* le jeudi 25 et le vendredi 26 mai à Beau-Site.

La saison se termine en couleurs et en musique avec *ROUGE*, le trio emmené par la pianiste Madeleine Cazenave accompagnée par Sylvain Didou à la contrebasse et par Boris Louvert à la batterie, le samedi 3 juin à 20h15 à L'Heure bleue.

On vous dit tout sur la saison 23-24 du TPR! Rendez-vous à L'Heure bleue le mardi 6 juin à 18h30 pour découvrir les spectacles à venir.

ASSOCIATION DES AMIS DU TPR

Assemblée générale des Amis-es du TPR JEUDI 25 MAI 2023 À 18H00 À BEAU-SITE

L'Assemblée générale sera suivie du spectacle *Erwin Motor, dévotion*, de Magali Mougél, mise en scène de Nicolas Müller et Patric Reves

Les membres de l'AATPR qui le désirent peuvent obtenir des billets en téléphonant au 032 913 43 13 ou en écrivant à amis@tpr.ch

SAISON 2022 | 2023

MAI

Mischwâr

Lulu Rafat

Samedi 13 mai 2023, 18h15
Beau-Site

À la saison des abricots

Carol Sansour

Dimanche 14 mai 2023, 11h
Musée des beaux-arts

Celle qui habitait la maison avant moi

Rasha Omran

Dimanche 14 mai 2023, 18h
Lundi 15 mai 2023, 19h
Temple Allemand

Dodo ya Momo do

Soukhaina Habiballah

Mardi 16 mai 2023, 20h15
Club 44

Erwin Motor, dévotion

De Magali Mougél

Mise en scène

Nicolas Müller et Patric Reves

Jeudi 25 mai 2023, 19h15
Vendredi 26 mai 2023, 20h15 (prix libre)
Beau-Site

JUIN

ROUGE

Jazz

Samedi 3 juin 2023, 20h15
L'Heure bleue

Présentation de saison

Mardi 6 juin 2023, 18h30
L'Heure bleue

ENGAGEZ-VOUS

Vous souhaitez vous rapprocher de l'institution et devenir acteur de la vie du Théâtre populaire romand ? Devenez membre de l'Association des Amis et partagez votre passion du théâtre avec d'autres amoureux !

En devenant membre, vous bénéficiez également des avantages suivants :

VOUS RECEVEZ gratuitement *Le Souffleur* chez vous dès sa parution,

VOUS RENCONTREZ les artistes lors de soirées spéciales en toute convivialité,

VOUS ASSISTEZ aux répétitions ouvertes lors des créations et coproductions du TPR.

COTISATIONS

30 francs, étudiants, chômeurs
40 francs, AVS, AI
70 francs, AVS, AI double
60 francs, simple
90 francs, double
150 francs, soutien

CARTE AMIS

Vous payez votre cotisation et vous bénéficiez d'une réduction de CHF 5.- sur chaque spectacle de la Saison.

ABONNEMENT

AMBASSADEURS AMIS

Les membres de l'Association des Amis du TPR bénéficient de l'Abonnement Ambassadeurs à un tarif préférentiel :
10 spectacles à choix
+ 3 invitations pour CHF 180.-


CCP 17-612585-3

**ASSOCIATION
DES AMIS DU
TPR**

Rue de Beau-Site 30
2300 La Chaux-de-Fonds
amis@tpr.ch

Plus d'infos en pages 58 et 69 de votre programme ou sur tpr.ch

Tous les *Souffleur* précédents sont sur le site www.tpr.ch/amis

Consultez aussi la page du *Souffleur* sur 

SAISON 2022 | 2023

SHAEIRAT – POÉTESSES

MISHWÂR

Samedi **13 mai** 2023, 18h15

A Beau-Site, durée 1h

Poèmes en arabe

Lulu Rafat

Cordophone

Sophie Agnel

Spectacle en langue arabe
surtitré en français

À LA SAISON DES ABRICOTS

Dimanche **14 mai** 2023, 11h

Au Musée des beaux-arts

Carol Sansour

CELLE QUI HABITAIT LA MAISON AVANT MOI

Dimanche **14 mai** 2023, 18h

Lundi **15 mai** 2023, 19h

Au Temple Allemand

Rasha Omran

DODO YA MOMO DO

Mardi **16 mai** 2023, 20h15

Au Club 44

Soukaina Habiballah

Mise en scène

Henri Jules Julien

Dans le cadre du festival Shaeirat et en collaboration avec le Centre de culture ABC, le Club 44 et le Musée des beaux-arts de La Chaux-de-Fonds

Réservations et renseignements :

Billetterie 032 967 60 50

www.tpr.ch